

XYZ. La revue de la nouvelle

Silhouettes

Patrick St-Amand



Numéro 57, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Amand, P. (1999). Silhouettes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 27–32.

Silhouettes

Patrick St-Amand

Le soleil poursuit sa course vers l'autre versant de la planète, insensible à la sueur qui s'écoule en rigoles salées le long de mon visage. Je suis trempé, fixant l'horizon dans l'attente du mirage, de la vision mythique que nous sommes venus chercher, tous les trois, ici, dans cet endroit où le monde s'achève. Le désert s'étend jusqu'au ciel, partout autour de nous. Jérémie laisse tomber ses bagages dans le sable, m'annonçant que c'est ici que nous camperons pour la nuit. Mélissa a une centaine de mètres d'avance sur nous. Sa silhouette se détachant sur un fond de lumière aveuglante, portée par le vent vers l'infini sablonneux. Elle se retourne et nous salue largement en agitant son bras au-dessus de sa tête : une invitation à la suivre, à nous perdre avec elle dans le décor.

D'un fuseau horaire à l'autre.

□

Le car nous a abandonnés quelques heures plus tôt, devant une station-service isolée le long de l'autoroute. Nous nous sommes chargés de nos sacs avant de nous enfoncer dans les dunes sous le regard imperméable du pompiste. Nous n'avons fait qu'une seule halte, pour écouter le vent qui sifflait au ras du sol.

Le sable se soulevait en maigres spirales, silencieux.

□

Les flammes éclairent le visage spectral de mes compagnons, comme le mien. Ils ne disent rien, ne parlent surtout pas

de ce qui nous a poussés ici. Pas encore. Mais leurs yeux crient leur détresse.

Assis autour du feu comme des géants muets, le regard plein de vide, nous restons là, statufiés, prisonniers de nos peaux de reptiles. Immobiles dans le noyau du désert, nous nous replions sur l'acidité qui coule dans nos veines, sur le souvenir brutal d'un choc lointain.

La tête de Christophe retombe inerte sur le pavé, éclaboussée de lumière sanguinolente; il porte sur le front l'empreinte d'un pare-chocs chromé. Un son se superpose à l'image, le cri lancinant des pneus sur l'asphalte, puis la répétition d'un choc sourd qui se perd en s'éloignant.

Sans qu'un seul mot soit prononcé, nous plongeons tous ensemble vers la déréliction : j'échappe enfin aux reproches sinueux de la mémoire. Lorsque Mélissa se lève et se dirige vers la tente, je la suis, comme un chat suit sa maîtresse en silence. Elle laisse la toile ouverte, m'invitant furtivement ; alors que je m'enfonce, les jambes molles, dans l'obscurité et que je respire le corps de Mélissa à quelques centimètres du mien, Jérémie reste assis près du feu, à chercher comme nous une façon de chasser les ténèbres.



Notre histoire, à Mélissa et moi, a commencé dans l'auto-bus, il y a trois jours. Elle se trouvait assise à mes côtés. Le livre sur mes genoux était depuis longtemps inutile : je suis devenu aveugle au moment de l'accident, fermé. La glace s'est infiltrée dans mon crâne comme un serpent invisible.

Mélissa somnolait, tanguait doucement en suivant les mouvements de la route, jusqu'à ce que sa tête vienne s'effondrer sur mon épaule, ses cheveux courts venus chatouiller ma peau à travers les mailles de mon gilet de laine.

Ma main est allée se poser sur sa cuisse, et ses muscles ont frissonné, à l'ultime frontière qui sépare la peau de la chair.

Nous rêvions de sable et de vents terrifiants.



Dans la pénombre, la cicatrice traverse son ventre, ligne pâle sur l'horizon de sa peau. Un sentier que je parcours lentement, du sommet de sa poitrine à la vallée de son nombril, puis à son sexe étroit. Du bout de la langue. Le sourire qui se dessine, découvrant l'espace d'un instant le bout de ses dents, le rouge de sa langue.

À la dérive, nous nous glissons entre les marées de sable, incrustés l'un dans l'autre comme des strates de pierres sédimentaires. Mélissa et moi nous joignons au paysage, embrassons les dunes de nos corps asséchés. Et inlassablement, je suis des lèvres et du bout des doigts cette ligne creusée, ce tracé en relief qui sépare son corps et le rassemble à la fois.

Je parcours le sentier qui mène à la moiteur de son sexe.



Dans ma mémoire, au delà de la nuit sanglante, derrière le souvenir de la mort, des images et des sons. Un éclat de rire. Jérémie tape sur l'épaule de Christophe, une chope de bière à la main ; tous les deux rient.

Christophe, toujours muet, celui dont l'épaule se prête aux grandes tapes amicales. Mais l'image se déconstruit au fur et à mesure qu'elle apparaît : la mémoire se défait en longs rubans qui se désagrègent vite en fils de souvenirs discontinus.

Il n'y a plus rien.

Le choc se répercute encore et toujours dans nos têtes, après avoir fendu la sienne : le son seul demeure, vient sans arrêt se frapper contre nos visages clos, comme une vague sismique, une onde de douleur glaciale.

Face au maelström, il reste seul, comme le naufragé qui s'accroche à son navire avant de sombrer.



Jérémie retourne les cendres du feu d'hier soir, mais il remue du même coup quelque chose d'autre, de plus froid et de plus lointain : il voyage dans le temps et l'espace jusqu'à la mort de Christophe, jusqu'au moment où tout s'est arrêté alors que nous le regardions tous les trois, debout sur le trottoir.

« Tu sais, il me devait vingt dollars... »

Ne sachant quoi répondre, je me tais. Jérémie exprime sa colère à sa façon. Maladroitement. Je sors mon portefeuille, lui tend un billet, mais il me regarde et enfonce sa botte dans les cendres, jusqu'à toucher les dernières braises.

« Merde. Va chier. »

Avec toute la cruauté dont je suis capable, je glisse l'argent dans son sac à dos, en m'assurant qu'il voit mon geste. Il devient évident, à partir de cet instant précis, que notre amitié ne survivra pas à ce voyage.

« Garde ton argent pour la fille avec qui tu couches... »



J'oublie parfois, quand je le veux bien. Mais Christophe s'attarde toujours au-dessus de mon épaule. Comme sur cette photographie que j'ai trouvée dans le sac de Mélissa. Il se tient derrière elle et l'enlace, sa main posée sur son ventre déchiré. Le papier est froissé et l'image abîmée, mais les sourires demeurent intacts, insensibles aux larmes et à la mort des étoiles. Je sais bien que, lorsqu'elle me baise, c'est en pensant à lui.

Moi, je ne pense à personne d'autre.



Mélissa marche nue vers l'éternité ; elle imprime dans le sol friable la marque de ses pieds. Je la vois, de dos, qui s'éloigne : petite, ses hanches un peu trop larges, ses épaules carrées. Nous nous effritons sous le soleil, lentement brûlés par la lumière aveuglante. L'érosion subtile des rayons ultraviolets.

La densité de mon regard sur son corps en filigrane ; nous sommes au delà de la parole, nous flottons dans l'espace fuyant du fantôme. Le sable délimite nos contours, frontière fictive entre deux univers : le désert poreux rappelle le contact de la peau lacérée de Mélissa, cette ligne tracée à froid dans sa réalité.

Les fantômes nous hantent sans se fatiguer, longues ombres diaphanes, sinueuses. La vie perd son emprise sur nous, au rythme des révolutions du soleil et de la dérive des plaques tectoniques, alors que les spectres se faufilent entre les mailles de nos vêtements, se répandent dans le paysage. Des silhouettes portées par le vent, à cheval sur les vagues de chaleur. Des bras qui s'agitent au loin, qui caressent les nuages du bout des doigts. Je prends une poignée de sable ; je la laisse glisser entre mes doigts, en longs filets presque liquides.

Il me faut ne faire qu'un avec la tempête, souffler moi aussi de toutes mes forces et basculer par-dessus la barre de l'horizon. Je rêve de me perdre enfin, d'aller rejoindre l'orage et la pluie. Loin d'ici, loin de Mélissa et de Jérémie.

Mélissa raconte : « Quand j'étais toute petite, il y avait un grand arbre devant chez moi. Un orme, il me semble. Ma mère m'avait interdit d'y grimper, mais je l'ai fait quand même. J'ai vu cette branche, longue et nue, si près du sommet. Assise dessus, j'ai regardé les environs comme si je les voyais pour la première fois : le paysage pourtant banal entrainait en moi selon un angle différent, suivant un point de fuite insaisissable. À distance, de loin. La branche a fini par se briser sous moi. Je suis tombée, longtemps. Maman m'a retrouvée, couverte de sang ; j'étais ouverte, fendue. Les médecins m'ont recousue, mais la cicatrice est restée. »

— J'aime bien ta cicatrice, moi.

— Je sais : tout le monde aime ma cicatrice.



Au pays des rêves, nous fuyons à toute vitesse vers un réel qui devient de plus en plus malléable : j'oublierai bientôt.

Quelque part, une fin nous attend, tous les trois. Mais Jérémie ne comprend pas : il tourne sur place comme une girouette dans le chaos. Il allume une cigarette et s'assied dans le sable en me regardant d'un air mauvais.

— Tu couches avec une fille qui est amoureuse d'un mort ; tu la baises toute la nuit sans même qu'elle pense à toi.

— J'espère que tu sais bien ce que tu es en train de faire.

— Oui. J'ai déjà fait mes bagages.

Ce n'est pas que je lui en veuille vraiment, mais je ne veux pas être le témoin muet de ce qu'il se fait à lui-même : en détruisant les derniers liens qui nous retiennent, c'est sa douleur qu'il efface, sa peine.

Il erre dans son deuil comme dans un jardin de pierres.



La célérité du vent incruste le minéral dans les pores de notre peau : le sable fait partie de nous jusqu'à enliser la mécanique de notre douleur.

Christophe ne nous appartient plus, arraché à la cohésion de nos existences, sa tête éclatée sur l'asphalte, auréolée de lumière et de débris osseux.

Je résiste à la tempête, couché près du corps de Mélissa, en chien de fusil. Nous nous réfugions l'un dans l'autre, perméables. Avec la douceur de la poussière, lentement, nous échappons à la fragilité.